

— Je t'aime... comme peut-être jamais un fils n'a aimé sa mère... et je n'ai rien à te pardonner!!...

Albine poussa un cri sourd et faillit s'évanouir.

Quant à Mathilde, elle répondait à Adrienne :

— Tout sera oublié, ma chère enfant... nous ne t'avons pas sauvée pour te condamner à une tristesse éternelle... Dès que tu seras remise, nous songerons à votre mariage... Sois heureuse!!

— Oh! mère! mère! que vous êtes bonne!!

Paul et Adrienne furent laissés seuls, dans tout l'enivrement de leur bonheur.

Révéron fit signe aux deux mères de le suivre.

— Venez, dit-il, il faut que je vous parle.

Elles le suivirent docilement, sans faire de réflexions, s'attendant sans doute à ce qu'il allait dire.

Et quand le maître de forges fut certain que personne ne les entendrait :

— Je ne puis, dit-il, m'opposer plus longtemps au mariage de Paul et d'Adrienne... Ce serait une cruauté inutile... Ce serait leur donner le prétexte d'une nouvelle tentative de suicide... Et je ne veux pas plus que vous avoir à me reprocher la mort de ces deux pauvres enfants, que j'aime... mais leur mariage accompli, je crois qu'il sera de votre devoir à toutes deux... Votre présence leur rappellerait trop de souvenirs tragiques et jetterait une ombre sur leur bonheur...

— Oui, dit Mathilde, résignée, j'y avais songé déjà.

— Hélas, disait Albine, nous nous éloignerons, puisqu'il le faut!

— Je ne vous enlève pas toute espérance de les revoir, continua Révéron... Peut-être même que, plus tard, lorsque le temps, passant sur ce drame, aura adouci ces violentes émotions, peut-être vous sera-t-il possible, alors, de vivre plus rapprochées... Ce que je vous demande est un grand sacrifice, je le sais... mais vous vivez que pour vos enfants, vous avez mis en eux toute votre vie... Sacrifiez-vous encore, ayez foi en l'avenir!...

Albine et Mathilde l'écoutaient, tête baissée.

— Nous vous obéirons, dirent-elles...

Et le vieillard ému, les réunit sur son cœur, confondant ces deux femmes dans une même affection, ayant pour l'étrangère autant de compassion que pour sa fille.

Le mariage de Paul et d'Adrienne fut célébré six semaines après....

Les deux jeunes gens partirent aussitôt la cérémonie terminée et firent en Italie et en Sicile un voyage qui dura plusieurs mois....

A leur retour, ils ne retrouvèrent point les deux mères.

Elles étaient, elles aussi, parties toutes deux.

Et Révéron, qu'il interrogeait anxieusement, leur dit le mot qui est la consolation suprême, quelque soit le rang social :

— ESPÉREZ!!

FIN

LA COMTESSE MARIE

Par XAVIER DE MONTEPIN

I—LE COMMISSAIRE DE LA CONVENTION

Le 23 janvier 1793, vers dix heures du matin, le bruit du canon et le roulement de tambours annoncèrent aux habitants de Vesoul qu'il venait de se passer quelque chose d'usité dans les hautes régions de la politique.

Dans l'attente d'un des événements suprêmes que la Convention entassait chaque jour les uns sur les autres, comme les montagnes des Titans, la population de l'humble ville était depuis longtemps sur pied.

Toute la nuit, des estafettes au fouet retentissant avaient ébranlé sous les sabots de leurs chevaux le pavé couvert d'une poudrée de neige.— Toute la nuit, malgré le froid vif qui sévissait, les fenêtres des maisons étaient restées ouvertes.

Aussi, dès qu'on eut entendu ce double signal, les rues qui conduisent à l'Hôtel-de-Ville furent-elles envahies par la foule. Des hauteurs du couvent des Capucins transformé depuis en séminaire, des bas quartiers qui avoisinent le pont de l'hôpital, paysans, ouvriers et bourgeois se précipitaient vers le vieil et sombre édifice, avec la rapidité que donnent les fièvres de curiosité.

Arrivés sur la place du Palais-de-Justice, ils trouvèrent des rassemblements nombreux formés par les habitants des rues les plus rapprochées.

Au centre de ces groupes maintenus en bon ordre par un piquet de gendarmerie, l'autorité municipale avait fait élever à la hâte une estrade de sapin destinée à servir de tribune à un commissaire de la Convention expédié récemment de Paris.

Ce haut fonctionnaire ne paraissait point encore.

En attendant ce messie d'un nouveau genre, les rassemblements se fractionnèrent. Le peuple proprement dit se condensa autour de l'estrade; les bourgeois se réunirent à quelque distance, devant la porte d'un cabaret situé à l'un des angles de la place; les gentilshommes, décimés déjà par la prison et l'émigration, s'isolèrent timidement de la foule et s'adossèrent contre le bassin d'une fontaine monumentale démolie depuis une dizaine d'années.

Ce dernier groupe, pour être le moins nombreux n'était pas le moins remarquable.

Il se composait de cette antique noblesse franc-comtoise qui resta fidèle à l'indépendance de la province jusqu'aux jours de la dernière conquête de Louis XIV; héroïque famille de soldats dont le plus grand capitaine des temps modernes, plus tard apprécia la valeur et qui, ne devant rien aux Bourbons que le nom de Français, venait offrir son épée et son sang pour payer ce baptême national.

Ils étaient vingt; quelques vieillards cassés par l'âge et les fatigues militaires, n'ayant que le glaive de leurs aïeux pour bâton de vieillesse, car leurs enfants servaient dans nos armées; quelques hommes arrivés à la maturité de la vie, graves comme leurs ancêtres espagnols, fiers comme les hidalgos de Charles-Quint: quelques beaux jeunes gens aux longs cheveux noirs dont la tête devait pour une grande partie d'entre eux, tomber sous la hache des bourreaux une heure après la chevelure.

Parmi ceux-ci, le vicomte de Saint-Brice s'élevait, selon l'expression de Virgile, comme le *cyprès altier entre les viormes flexibles*. Le peintre inspiré qui représenta saint Georges luttant avec le dragon, n'aurait pu rêver un type aussi parfait de grâce, de vigueur et de beauté.

Hector Louis de Saint-Brice avait dix-neuf ans. Or-